

de l'antique jardin, jusqu'à la terrasse où le vivier dort sous une couche de lentilles vertes.

Le vent du large leur apporte le berceement rythmé des vagues, le susurrement de la châtaigneraie, et Mariannic montrant à Yves, d'un geste amplifié, la lande onduleuse et bleuâtre, semble lui dire à peu près comme dans l'*Imitation* :

— "Que pourrais-tu voir ailleurs que tu ne puisses voir ici ? Voici le ciel, la terre et la mer, et ce sont les éléments de la vraie et éternelle beauté."

ANDRÉ THEURIET.

FIN

LES DEUX GOSSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

II

DANS LA NUIT

Elle lui sut un gré infini du tact qu'il montra en ne lui demandant pas dans quel quartier elle se rendait.

— C'est mon plus vif espoir, mademoiselle, murmura-t-il de sa voix redevenue tremblante.

Il se dirigea vers le pont tournant de la Penfeld.

Mariana regarda sa montre, il était neuf heures.

— Il est trop tard, se dit-elle, pour me présenter chez madame Nerville ; résignons-nous à trouver un gîte pour cette nuit.

Elle prit une chambre à l'hôtel de Montfort.

Quand elle se vit dans cette modeste installation, elle eut un amer sourire, en constatant à quel point cette barbare chambre d'auberge ressemblait peu à l'opulence de Kerlor.

A ce souvenir, ses sourcils se froncèrent ; désormais, elle était prête à tout ; elle se sentait trempée pour le combat sans merci de la vie.

Déshabillée, elle jeta un coup d'œil dans la glace et releva la tête avec un air de défi ; elle se trouvait admirablement armée.

Elle se coucha.

— Demain matin, réfléchit-elle, j'irai au cours d'Ajot ; Madame Nerville sera enchantée de m'avoir comme institutrice de sa fille... Ce n'est pas une mauvaise femme que madame la notaire, malgré sa langue un peu trop déliée et ses préjugés provinciaux... Et puis, si je m'ennuyais trop, qui sait si ce Paul Vernier ne me tirerait pas de là quand je le voudrais...

Elle éteignit sa bougie et s'endormit.

Son sommeil fut très agité par la mâle physionomie de Georges de Kerlor, puis par les faces grimaçantes de La Limace et de Zéphyrine ; la douce figure de Paul Vernier y revenait aussi, rassérénante et calme. Bientôt toutes ces apparitions différentes se confondirent en un vague et incertain brouillard au milieu duquel sa pensée se perdit, et elle reposa tranquille jusqu'au matin.

III

ORPHELINE !

Il était deux heures de l'après-midi, la rue Saint-Donatien, une des plus pittoresques de Recouvrance, resplendissait gaiement sous le soleil.

La chaleur d'août eût été accablante sans la bise qui soufflait de la rade.

Une jeune fille en grand deuil, qui marchait lentement, indiffé-

rente à tout ce qui l'entourait, et abîmée dans une profonde méditation, arriva devant la maison qui portait le no 10.

Elle allait s'engager dans l'allée, quand une femme, sur le seuil d'une boutique de blanchisseuse, l'appela avec beaucoup de déférence :

— Mademoiselle Hélène !

La jeune fille releva la tête ; sous son voile de crêpe, son angélique figure apparut.

Le front était encadré de cheveux blonds d'une nuance exquise qui formaient comme une sainte auréole autour de son front pur. La pauvre enfant n'avait pas encore dix-sept ans.

En voyant cette fraîcheur, cette grâce, cette jeunesse, qui semblaient comme ensevelies sous ces lugubres vêtements noirs, une irrésistible sympathie montait au cœur.

Devant cette antithèse navrante, on se sentait ému au delà de toute expression, et l'on ne pouvait admettre sans révolte que cette admirable fleur humaine, à peine éclosée, eût déjà payé un tel tribut à la souffrance.

— Vous venez de là-bas, prononça avec attendrissement madame Rozen, la blanchisseuse... Nous vous avons vu passer avec des fleurs.

Deux grosses larmes montèrent aux yeux d'Hélène, ces yeux bleus, si beaux, si doux, si bons, dont la limpidité ordinaire reflétait l'azur mystérieux où s'envolaient ses chastes rêves de jeune fille.

— Pauvre Mme de Penhoët ! fit la blanchisseuse qui se sentait, elle aussi, le regard humide.

Ne voulant pas raviver la désolation de la chère mignonue, elle changea de conversation :

— Ah ! mademoiselle, quelqu'un est venu pour vous voir... quelqu'un de Paris.

— Je n'y connais personne, répondit Hélène.

— C'est un monsieur très bien... Il reviendra vers quatre heures.

— Je vous remercie, madame Rozen, dit la jeune fille.

Hélène s'engagea dans l'allée très propre de la vieille maison et monta au deuxième étage où était son appartement.

Elle ouvrit la porte, traversa une petite entrée et pénétra dans une pièce meublée sommairement. Anéantie, elle tomba sur un fauteuil en contemplant deux photographies placées sur la cheminée.

L'une représentait un homme dans la force de l'âge, à la figure distinguée, à l'air vaillant et bon, c'était son père.

L'autre, cette physionomie rêveuse, aux grands yeux doux et mélancoliques, était sa mère.

M. de Penhoët était mort à la Vera-Cruz l'année précédente, emporté par la fièvre jaune. On avait ramené son corps à Brest.

Il y avait quinze jours que sa veuve était allée le rejoindre au cimetière.

Hélène de Penhoët était orpheline.

Comment l'infortunée résista à cette double catastrophe ? Nous renonçons à le comprendre.

Elle adorait ses parents, dont elle était l'unique joie, la suprême consolation, à la suite de grands revers immérités.

Quand l'affreuse nouvelle arriva du Mexique, où M. de Penhoët s'était rendu pour tenter un effort désespéré qui aurait pu rétablir sa fortune, Hélène fut accablée par le plus profond désespoir.

Elle vit bientôt que sa mère était également frappée au cœur. La vaillante enfant pria Dieu de la préserver d'un dernier malheur, plus effroyable encore que le premier, s'il est des degrés dans les afflictions de ce genre.

La perte d'un père chéri est irréparable ; mais après un tel déchirement, une jeune fille a surtout besoin de sa mère.

La prière d'Hélène ne devait pas être exaucée.

Sa raison chancela quand elle ferma les yeux à madame de Penhoët ; et pourtant, cette frêle jeune fille, cette orpheline de seize ans et demi, au regard si tendre, au cœur si délicatement affectueux, eut le courage d'envelopper d'un linceuil le cadavre de sa mère bien-aimée et de l'accompagner au champ de l'éternel repos.

Après une telle commotion le chagrin ne pouvait la tuer. Elle était condamnée à vivre.

— Père, mère, dit-elle en tendant les bras vers les chefs absents, vous qui êtes tant aimés, vous qui n'avez pu vivre—ni mourir—l'un sans l'autre, vous que je ne reverrai jamais ici-bas, jetez les yeux sur l'orpheline qui portera dignement votre nom, qui bénira chaque jour votre mémoire et qui priera pour le salut de vos âmes... Protégez-moi !... Veillez sur moi !

Hélène n'avait que des cousins éloignés sur lesquels il lui était impossible de compter.

Le transfert des cendres de son père, la maladie et les obsèques de sa mère avaient épuisé les dernières ressources de la maison.

Mademoiselle de Penhoët allait-elle manquer de pain ?

Un coup légèrement frappé à la porte lui fit lever la tête.

L'orpheline s'essuya les yeux et alla ouvrir.

Un homme de cinquante-cinq ans, au visage fraîchement rasé très soigné dans sa mise, salua la jeune fille avec un respect attendri,